



GLOBE

**MISHA GLENNY**

# **NEM DE ROCINHA**

**ASCENSION ET CHUTE DU CAÏD  
DE LA FAVELA EMBLÉMATIQUE DE RIO**

**PRÉFACE DE ROBERTO SAVIANO**

## LE LIVRE

Plongée fascinante dans l'empire de la Rocinha, Nem de Rocinha retrace l'ascension fulgurante et la chute vertigineuse du plus grand gangster brésilien. Ce livre cru sur les mécanismes du crime organisé raconte dans le détail comment des hommes et des femmes sont capables de survivre voire de prospérer dans les conditions les plus hostiles. Comment ils négocient l'étroite frontière entre la vie et la mort.

<http://www.editions-globe.com/nem-de-rocinha/>

## L'AUTEUR

Du trafic d'armes aux réseaux de prostitution dans les Balkans, du pillage de matières premières en Russie au pénitencier fédéral de très haute sécurité de Campo Grande, il n'y a qu'un pas pour **Misha Glenny**. Ce grand reporter spécialiste des mafias revient dans ce nouvel opus dédié au crime organisé sur la cavale du chef surpuissant d'une favela tentaculaire.

<http://www.editions-globe.com/auteurs/glenny-misha>

Misha Glenny

# Nem de Rocinha

Traduit de l'anglais  
par Lucie Delplanque



11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

## PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE

Quand vous ouvrirez ce livre, vous vous direz : Non, ce n'est pas possible. Vous douterez. Vous souffrirez. Vous aurez les larmes aux yeux. Vous comprendrez. Car il s'agit d'un livre extraordinaire, et Misha Glenny est un auteur d'une puissance hors norme. C'est à la fois un écrivain et un journaliste, il a la capacité à raconter et à captiver du premier, la rigueur et la fidélité aux faits du second. Mais Glenny est surtout un analyste, un chercheur qui aime sonder les dynamiques du pouvoir criminel et y trouver un sens, celui qui ne peut naître que d'une vision économique. Dans *Nem de Rocinha*, son style change un peu par rapport à ses ouvrages précédents, il devient plus littéraire car il choisit momentanément de laisser de côté la vérité scientifique et opte pour une interprétation des faits que seul peut s'autoriser quelqu'un qui a plongé dans l'abîme des organisations criminelles, quelqu'un qui a su identifier la direction qu'elles prennent et qui n'a plus besoin d'éplucher quotidiennement la rubrique des faits divers. Glenny accomplit un geste révolutionnaire pour le monde anglo-saxon, un geste courageux et même intrépide : il formule des hypothèses, fait exactement ce qu'on attend d'un homme qui regarde les mafias mondialisées droit dans les yeux, puis il avance en gardant la tête haute. Glenny assume ses responsabilités, il indique une

direction et montre à quel point les mafias sont proches de nous, à quel point elles touchent nos vies et ne sont nullement distantes ou étrangères.

*Nem de Rocinha* est l'histoire d'un homme comme les autres, Antônio, un Brésilien comme il y en a des millions. Il se fait appeler Nem, c'est un travailleur opiniâtre, un jeune père aimant. Quand on diagnostique à sa fille une maladie rare, il doit chercher de l'aide dans la tristement célèbre favela Rocinha à Rio. Car il vit dans une de ces fractions de monde où les hommes sont souvent contraints de faire des choix déchirants, suspendus entre le bien et le mal. Pris dans une réalité corrompue, violente, gouvernée par le hasard et abandonnée des institutions, Nem décide de réagir de la seule façon qui ait un sens à ses yeux : en se battant. Mais comment ? Comme on le fait lorsqu'on vit dans des pays où il n'y a qu'une issue possible. Nem comprend que prendre la tête d'un trafic de drogue organisé et contrôlé est un moindre mal au regard de rejoindre un réseau de voleurs et de braqueurs, un de ces groupes nombreux et omniprésents qui opèrent en toute impunité et écrasent son quotidien. Voici donc un homme respectable qui, la veille encore, était livreur de journaux, et devient le caïd d'un des principaux cartels de la drogue au Brésil, gravissant peu à peu les échelons dans la hiérarchie des individus les plus recherchés du pays. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le livre de Glenny est sous-titré : *Ascension et chute du caïd de la favela emblématique de Rio*.

*Nem de Rocinha* est l'histoire d'Antônio, mais c'est aussi un livre sur les hommes et, dans le même temps, une enquête sur le Brésil. C'est un livre qui montre le besoin de revanche et qui prouve de façon imparable que le bien et le mal se retrouvent toujours dans des camps inattendus. Car il y a de l'humanité chez les individus les plus barbares et de la corruption chez les plus intègres. Ce n'est pas qu'une question d'apparences, le récit

de Glenny va plus loin, il plonge au cœur de la complexité de nos vies, dans les dynamiques multiples et entremêlées qui naissent des difficultés du système capitaliste. *Nem de Rocinha* est le compte rendu vif et fascinant de cette multiplicité. Pour l'écrire, Misha s'est immergé dans les favelas, il a appris le portugais et n'a pas lésiné sur les entretiens avec Antônio Francisco Bonfim Lopes (car le livre raconte une histoire vraie, il cite des noms et des faits avérés, il est bon de le rappeler) pour comprendre ce que c'est non pas que de vivre à la *périphérie* du monde, mais d'être en son *centre*, le moteur qui propulse l'économie. C'est ce que sont désormais les *périphéries* : des lieux où les métropoles pompent l'argent, précisément parce que les lois n'y valent rien et qu'il n'y a donc aucune contrainte, pas de syndicats ni de complications bureaucratiques. La *périphérie* produit argent, mort et sang, qu'elle injecte au cœur de la ville. *Local is the new global.*

Lisez ces pages, additionnez *Breaking Bad* et *La Cité de Dieu*, et vous obtiendrez l'image parfaite du Rio qui sert de décor au monde de Nem. Jamais le Brésil ne vous aura paru si sanguinaire. Pourtant, vous n'éprouverez aucune peur, uniquement de la curiosité. Et ce ne sera pas un intérêt morbide, mais la volonté de comprendre le fonctionnement du monde, en particulier celui qui vous est proche. Vous ne pourrez pas vous empêcher de parcourir ces routes et de vous pencher sur ces histoires, mais vous n'aurez aucune sympathie pour le mal qui en est le personnage principal ; à l'opposé, vous aurez une sympathie immense, illimitée, pour leur vérité.

Roberto SAVIANO, juin 2016

IN MEMORIAM  
SASHA GLENNY  
1992-2014

*Le Brésil, ce pays magnifique, détient le plus vilain des records. Nous sommes les champions absolus de l'homicide. Dans le monde, une victime de meurtre sur dix est brésilienne. Cela signifie que plus de 56 000 personnes connaissent une mort violente chaque année. La plupart sont de jeunes Noirs, tués par une arme à feu. Le Brésil est également l'un des plus gros consommateurs de stupéfiants et paie donc un des plus lourds tributs à la guerre contre la drogue. Environ 50 pour cent des homicides commis dans les rues du Brésil sont liés à la lutte contre le narcotrafic.*

Ilona Szabó de Carvalho,  
Igarapé Institute, TED Talk,  
octobre 2014, Rio de Janeiro

## INTRODUCTION

C'est une expérience étrange que d'atterrir pour la première fois à Campo Grande, la capitale de l'État du Mato Grosso do Sul. On se trouve alors à quatre cents kilomètres à l'est du point de contact de trois pays : Brésil, Paraguay et Bolivie ; et à environ quatre cent vingt kilomètres au sud du Pantanal, la plus grande zone humide tropicale au monde. Je me suis dit que cela ne ressemblait pas vraiment au Brésil.

La ville, qui existe depuis à peine plus d'un siècle, a été bâtie en quadrillage, avec de larges boulevards et des rues transversales bordées d'arbres luxuriants. J'ai été frappé par la taille des devantures de nombreux magasins : des boucheries qui étalaient littéralement des dizaines de magnifiques carcasses bovines ; un revendeur John Deere qui alignait fièrement des rangées et des rangées de tracteurs. Cela me faisait plus penser au Texas rural des années 1960 qu'à la sensuelle Rio de Janeiro ou à São Paulo l'industrielle.

Aux abords de la ville, strictement délimités, les larges buildings cèdent soudain la place à une terre d'un vermillon si intense que le sol donne l'impression d'avoir été peint. Le contraste avec le vert profond de la végétation est tel que le paysage prend une allure grotesque de décor de dessin animé.

C'est exactement à cette frontière où tout devient vert et rouge que j'ai quitté le périphérique par une bretelle discrète qu'aucun panneau n'annonçait. Après avoir évité des barils d'essence placés en travers d'une route en terre, je me suis retrouvé devant une barrière de barbelés. De là, on voyait déjà une bonne partie du pénitencier fédéral à très haute sécurité. J'ai tout de suite été frappé par le design impeccable et moderne des murs d'enceinte et des tours de guet. Les bâtiments eux-mêmes étaient crépis dans des teintes pastel douces, rouges et jaunes.

Après la première grille, qui s'est ouverte automatiquement, il restait un dernier obstacle à négocier : des chevaux de frise antichars. Au Brésil, l'évasion est presque un sport national, si bien qu'ici on n'a voulu courir aucun risque. Ce pays immense compte quatre prisons spéciales de ce type, réparties sur tout le territoire et destinées aux criminels les plus dangereux. Celle de Campo Grande est à l'image de la ville : elle ne ressemble en rien au reste du Brésil.

Pour commencer, les gardiens se sont montrés uniment accueillants et polis ; certains parlaient même fort bien anglais, ce qui est peu courant dans le Brésil profond. Dans les limites imposées par leurs fonctions, tous ont cherché à m'aider du mieux qu'ils le pouvaient.

De même, je n'ai vu aucun signe des conditions de vie sordides, de la surpopulation et de la violence latente associées en général au système carcéral. La prison de Campo Grande a un petit air d'ordre et de routine bien huilée. Si le régime n'est pas facile pour les détenus, aucun cas de violation des droits de l'homme ou de violence arbitraire n'y a été signalé. Dans les quatre centres du pays, aucun prisonnier n'a jamais été la cible d'une attaque meurtrière de la part d'un codétenu, et aucune évasion n'a jamais réussi, alors que ce genre d'événements est tout à fait banal dans la plupart des autres prisons brésiliennes.

L'efficacité exceptionnelle de cette administration tient principalement à la notoriété des détenus. Par le passé, braqueurs de banques et chefs de cartel continuaient tranquillement à diriger leurs gangs après leur incarcération. Dans les établissements provinciaux et municipaux, il est d'usage de graisser la patte aux gardiens mal payés afin qu'ils ferment les yeux sur la contrebande de téléphones portables, de drogue, de consoles de jeux vidéo, de télévisions ou même de prostituées.

À Campo Grande, en dehors du courrier, qui est strictement contrôlé, les avocats ou les membres de la famille qui ont l'autorisation de rendre visite aux détenus sont le seul moyen de communiquer avec l'extérieur. Un véritable défi, même pour les criminels les mieux organisés.

Après avoir rangé mes effets personnels dans un casier, j'ai dû me soumettre à une série de contrôles de sécurité biométriques. J'ai été autorisé à conserver ma montre, mes lunettes et, par dérogation spéciale du tribunal, mon enregistreur numérique, le tout vérifié à chacune des étapes qui ont précédé mon introduction par deux gardiens dans une pièce rectangulaire d'environ trois mètres par six.

Sur la gauche, un bureau avec un ordinateur et une caméra. Le mur droit était recouvert d'une toile où était écrit, en grosses lettres : « Administration pénitentiaire fédérale. » C'est de cette pièce que les prisonniers de Campo Grande comparaissent en visioconférence à leurs procès, qui peuvent se dérouler à Rio de Janeiro, São Paulo, Manaus ou Recife.

En face de moi était assis celui que j'étais venu voir. Antônio Francisco Bonfim Lopes. Jusqu'à son arrestation, en novembre 2011, c'était l'homme le plus recherché de tout Rio de Janeiro, peut-être même du Brésil. Le pays le connaît surtout par son surnom, Nem, ou, dans la version longue en portugais brésilien : O Nem da Rocinha. Nem de Rocinha.

La première fois que j'ai entendu parler de lui, c'était en 2007, au cours d'une visite guidée de Rocinha, le plus grand bidonville du Brésil, voire de toute l'Amérique du Sud. Rio en compte presque un millier, mais Rocinha est unique, car elle est située au beau milieu des trois quartiers les plus riches de Rio. Lors de ma première visite, c'était déjà une destination touristique prisée. Des minibus remontaient Estrada da Gávea, la rue principale, et s'arrêtaient pour que les visiteurs puissent admirer les boîtes exigües et colorées dans lesquelles vit la majorité des 100 000 habitants de la favela. Après la visite rapide d'une crèche, organisée par une ONG locale, on pouvait acheter des peintures naïves, afin de participer un peu à l'économie de misère du bidonville.

L'un de mes guides m'avait alors expliqué que l'homme qui dirigeait Rocinha s'appelait Nem. Il pensait sincèrement que le chef du cartel local était « l'homme qui maintenait la paix ici, à Rocinha ».

Quatre ans plus tard, j'avais de nouveau entendu parler de Nem au moment de son arrestation, survenue dans des circonstances rocambolesques, juste après minuit, à quelques kilomètres de Rocinha. En creusant un peu, j'avais découvert avec surprise que, avant d'être arrêté, il avait accordé plusieurs entretiens à des journalistes brésiliens. Les médias l'avaient souvent décrit comme un assassin sans foi ni loi qui empoisonnait la vie de nombreux jeunes gens avec la drogue qu'il vendait. Ces entretiens, en revanche, suggéraient une tout autre histoire. Les réponses de Nem étaient posées et laissaient entendre qu'il avait parfaitement compris la portée politique et sociale du rôle qu'il jouait : il était à la fois le président, le Premier ministre et l'homme d'affaires le plus puissant d'une ville de taille moyenne.

Pendant l'hiver brésilien de 2012, je lui avais écrit dans sa prison pour me présenter et lui demander s'il accepterait de me

recevoir. C'est ainsi que, huit mois plus tard, je m'étais retrouvé à Campo Grande, avec, en face de moi, Nem, l'ennemi public n° 1. Évidemment, le règlement de la prison m'interdisait tout contact direct avec lui, même une poignée de main. Dans ces circonstances, notre première rencontre avait donc eu quelque chose d'un peu guindé.

Nem portait l'uniforme du pénitencier, un tee-shirt bleu sur un pantalon de coton. Il avait le teint mat, un visage allongé très particulier et la mâchoire supérieure légèrement avancée. Ses cheveux coupés court ne faisaient pas honneur aux boucles noires devenues célèbres grâce aux deux photos qui circulaient le plus sur Internet. Le plus frappant, c'étaient ses yeux d'un noir de jais, si sombres qu'il était difficile de différencier la pupille de l'iris. De toute évidence, c'était là que résidait la source principale de son charisme : ces yeux pouvaient sonder votre âme sans jamais rien révéler en retour. À la fin de l'entretien, lorsqu'il s'était levé pour être reconduit dans sa cellule, j'avais vu qu'il était grand et mince, peut-être un mètre quatre-vingt-huit.

Lorsqu'il s'adressait à moi, c'était toujours avec un respectueux *o senhor*, monsieur. De mon côté, étant au départ peu au fait des subtilités du brésilien, je l'appelais Antônio.

À un moment, j'avais fait tomber mon stylo. Lorsque je m'étais penché pour le ramasser, j'avais vu que ses jambes étaient enchaînées à la table d'acier, elle-même vissée au sol. Antônio avait refusé la tasse de café ou le verre d'eau qu'on lui avait proposés, car il lui aurait fallu lever les mains au-dessus de la table et révéler les menottes (qui, par la suite, lui ont été retirées). Sans doute se serait-il senti humilié si je les avais vues.

Cependant, il était tout à fait disposé à parler de sa vie, tant personnelle que professionnelle. Comme il était encore en détention provisoire, il ne pouvait toutefois pas aborder certains sujets liés à des procédures pénales en cours.

En deux ans, je lui ai rendu visite dix fois. Les deux premières rencontres ont duré deux heures, les suivantes, trois. Si interroger un détenu est une expérience étrange, je peux affirmer que nos entretiens le furent particulièrement. Un lien très intense s'est tissé entre Antônio et moi, peut-être à cause de ces circonstances exceptionnelles. Petit à petit, nous nous sommes mis à discuter de sujets profonds et intimes, qu'il n'avait peut-être jamais abordés avec ses proches. Nous parlions de drogue, de violence, de pouvoir, de foi, de la famille et de la survie dans un monde hostile.

L'histoire que je vais vous raconter est celle de Nem. Si son témoignage en constitue le cœur, il n'est évidemment pas ma seule source. J'ai interrogé sa famille, ses amis et ses ennemis, les policiers qui ont enquêté sur lui, les hommes politiques qui ont négocié avec lui, les journalistes qui ont écrit sur lui et les avocats qui l'ont défendu. Cette histoire, je crois, reflète bien la nature du Brésil d'aujourd'hui, avec ses aspects positifs et négatifs. Elle raconte également comment des hommes et des femmes survivent, parfois même prospèrent, dans les conditions les plus hostiles. Comment ils arrivent à avancer sur l'étroite frontière qui sépare la vie de la mort.

## PROLOGUE : L'ARRESTATION I

9-10 NOVEMBRE 2011

Sous la dense canopée de la forêt atlantique, une grosse Toyota Corolla remonte lentement la colline. Il s'agit sans doute d'une voiture de fonction, appartenant au gouvernement ou à une grande entreprise, car on en voit rarement d'aussi rutilantes dans Rocinha. De vieilles guimbardes prêtes à rendre l'âme, oui. Des essaims de motos-taxis, ainsi que des bus lourdauds qui défient les lois de la gravité en trimballant leur gros popotin dans des virages en épingle à cheveux, oui. Mais des voitures de ce standing, avec des lignes élégantes et de bons gros pneus bien larges ? Pas vraiment le genre du quartier. Du coup, un millier d'yeux ne perdent pas une miette de ce spectacle trop rare.

Le véhicule atteint bientôt le point le plus élevé d'Estrada da Gávea, la rue qui traverse Rocinha de bas en haut. De là, ses occupants peuvent admirer les lumières du bidonville qui scintillent jusqu'à l'océan, en contrebas. Comme il fait nuit, les trois hommes distinguent parfaitement les Collines, comme on appelle les bidonvilles de Rio, de l'Asphalte, surnom donné aux zones résidentielles de la classe moyenne, car les favelas sont toujours moins éclairées. Dans le fatras des câbles plus ou moins légaux qui fournissent le courant à ces constructions de fortune circule un voltage moins élevé que sur le réseau plus réglementaire de l'Asphalte.

Après avoir franchi le sommet de la colline, la voiture noire redescend devant Nove Nove, le dernier arrêt de bus du bidonville. À cet endroit, la rue fait un brusque virage vers la gauche. Il est 22 h 35, le soir du 9 novembre 2011.

À bord du véhicule, les trois hommes vêtus de complets roulent lentement dans l'obscurité. Ils sont silencieux et tendus. Le plus vieux des trois, le conducteur, approche la soixantaine. À côté de lui, un homme corpulent tente de joindre quelqu'un au téléphone à plusieurs reprises. En vain : il n'y a quasiment jamais de réseau au sommet de Rocinha, car peu d'opérateurs de téléphonie couvrent cet endroit précis. Sur la banquette arrière, un sac de voyage en cuir est posé à côté du troisième homme, tout aussi trapu. Comme ses deux compagnons, il est avocat de profession.

Après le virage en lacet, la voiture continue sur environ deux cents mètres en direction de l'étroit no man's land qui sépare Rocinha des élégantes villas de Gávea, l'un des quartiers les plus chers de Rio. L'endroit est marqué par une nouvelle épingle à cheveux, vers la droite cette fois, juste devant l'entrée de l'École américaine. Difficile à distinguer, même en plein jour, une longue route sans lumière s'ouvre cependant sur la gauche. La nuit, les arbres et les fourrés qui la bordent ajoutent à l'atmosphère lugubre.

Alors que la voiture approche de cette barrière sociale, un homme de haute taille surgit sur le côté, brandissant une arme semi-automatique, et lui fait signe de s'arrêter. Il porte l'uniforme du *Batalhão do Choque* (bataillon de choc), unité antiémeute de la police militaire\* (PM). Malgré son nom, la PM est en fait chargée du maintien de l'ordre civil dans Rio.

Les trois hommes bondissent aussitôt hors de la Toyota, visiblement à cran. S'ensuit un échange houleux avec le

\* Voir annexe : Les principales forces de police à Rio de Janeiro.

policier, qui exige de fouiller le coffre. Les avocats refusent tout net.

À cet instant, deux autres agents de la PM jaillissent de l'ombre. L'un d'eux, un lieutenant, semble être le chef. L'avocat au sac lui tend ses papiers, un passeport et une carte d'identité. Bien que brésilien, explique-t-il, il est également consul honoraire de la République démocratique du Congo. Comme il est en mission officielle, son véhicule bénéficie de l'immunité diplomatique et ne peut être fouillé.

Soudain, l'homme au téléphone se rend compte qu'il capte enfin un signal et appelle la personne qu'il cherche à joindre depuis trois quarts d'heure. Il est exactement 23 h 06.

Dans le quartier de Tijuca, juste à côté du célèbre stade de football du Maracanã, un inspecteur de la seconde force de police de la ville, la police civile (PC), est en train de lire une histoire à sa fille lorsque la sonnerie de son téléphone le fait sursauter. Il attend cet appel depuis le début de la soirée et commençait à perdre espoir. Malgré le manque de clarté des propos de son interlocuteur, l'inspecteur comprend qu'il n'a pas une minute à perdre.

Il appelle aussitôt son supérieur et, en quelques minutes, reçoit l'autorisation d'intervenir. Le feu vert vient de très haut, du secrétaire à la Sécurité publique en personne. Il s'agit du chef de la police, pas simplement au niveau municipal, mais pour tout l'État de Rio de Janeiro. L'intervention d'un fonctionnaire si haut placé indique que l'affaire est sérieuse. D'autant plus que le secrétaire ne se trouve pas à Rio, mais à Berlin, où il est 2 h 15 du matin. Sans interrompre sa conversation, l'inspecteur embrasse sa fille, attrape ses clés et court jusqu'à sa voiture.

Au virage en épingle à cheveux, l'avocat au téléphone s'est éloigné avec le lieutenant pour lui parler en tête à tête. Au cours de leur échange virulent, il tend son portable au policier,

qui, agacé, refuse de le prendre et s'éloigne pour téléphoner avec le sien. Le lieutenant est à présent bien décidé à impliquer une troisième section des forces de l'ordre, la puissante police fédérale (PF).

Les agents de la PM commencent à perdre patience. Soudain, un des hommes du lieutenant s'approche de son chef pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Après de nouveaux échanges, les trois avocats remontent dans leur voiture. Tous sont tombés d'accord pour se rendre au commissariat. Les avocats ont l'air satisfaits.

Le convoi se met en route. En tête, un véhicule de la police militaire ; au milieu, la Toyota des trois avocats ; derrière eux, deux autres véhicules de police, dont celui du lieutenant. En tout, onze policiers accompagnent les trois avocats. Au même moment, à plusieurs kilomètres de là, dans le centre de Rio, le commandant de la PF mobilise une équipe pour intercepter le convoi.

Soudain, la Toyota prise en sandwich entre les voitures de police tente de s'échapper en tournant brusquement à droite. Le policier qui conduit l'une des autres voitures donne un coup de volant et parvient à la bloquer. Le convoi s'immobilise et tout le monde redescend des voitures. Cette fois, c'est le chauffeur de la Toyota qui prend le lieutenant à part pour discuter.

L'avocat au téléphone aboie de plus belle dans son portable. Il sait que si les choses tournent mal les conséquences pourraient être fatales.

Non loin de là, les unités des forces spéciales de la police civile, la CORE (*Coordenadoria de Recursos Especiais* ou coordination des ressources spéciales), sont sur le pied de guerre. Les armes sont sorties et les bâches sont retirées d'un véhicule blindé. Ailleurs, deux pilotes de la division des hélicoptères de la police civile sont également en alerte.

Après l'altercation qui a eu lieu en pleine rue, le convoi se remet en branle. Puis, les avocats quittent de nouveau la route principale, pour entrer cette fois sur le parking de l'ancien club nautique de Lagoa, le grand lagon situé en plein cœur de la zone sud de Rio. Les véhicules s'arrêtent sous l'imposante statue du Christ Rédempteur qui les toise depuis le sommet du Corcovado.

Pour la troisième fois, le ton monte entre les avocats et la police militaire. C'est alors que plusieurs voitures arrivent brusquement dans des crissements de frein. Un gradé de la police civile bondit d'une des voitures et apostrophe ses collègues de la PM. Peu après, l'inspecteur de Tijuca arrive à son tour. À un moment, le conducteur de la Toyota lance ses clés à un des policiers de la PC, ce qui provoque une bousculade pour empêcher la police militaire de mettre la main dessus.

Puis ce sont les fédéraux qui débarquent dans leurs élégantes voitures grises. Leur capitaine annonce à tout le monde que la PF prend les choses en main. Le gradé de la PC lui suggère alors d'aller se faire voir.

Les trois avocats et la PC insistent pour que la Toyota soit escortée jusqu'au 15<sup>e</sup> commissariat, qui se trouve à cinq minutes à peine en voiture. La police militaire et les fédéraux sont inflexibles : le consul ayant réclamé l'immunité diplomatique, l'affaire est à présent du ressort fédéral.

Tandis que les cris et les protestations vont crescendo, un témoin de la scène affirme que les agents de la PC et de la PM sortent leurs armes, prêts à s'affronter. Profitant de la confusion, le lieutenant de la PM s'accroupit à l'arrière de la Toyota et plante son couteau dans un pneu pour empêcher que la voiture soit escortée jusqu'au 15<sup>e</sup> commissariat.

L'énorme véhicule blindé de la CORE arrive alors et se gare devant ceux de la police militaire pour leur bloquer le passage. Au même moment, un hélicoptère s'approche dans un bruit assourdissant pour filmer toute la scène d'en haut.

Ces images seront d'une grande utilité à deux agents du service de renseignements du secrétaire à la Sécurité publique de l'État, qui auront un récit édifiant à présenter à leur patron. Elles illustrent en effet parfaitement les difficultés de mise en œuvre rencontrées par la nouvelle stratégie visant à l'amélioration de la coopération entre les différentes forces de police.

Toute cette scène se déroule à quelques minutes à pied des bureaux de Globo, la plus grosse société de médias du Brésil. Rapidement, des caméras de télévision, des flashes, des micros et des journalistes hystériques se jettent dans la mêlée. La situation n'est plus qu'un cocktail explosif d'intérêts contraires, de chaos et d'armes exhibées.

L'inspecteur pense qu'il faut empêcher que les choses ne dégénèrent davantage. Pour cela, il va devoir discuter avec ses homologues de la police fédérale. Car ce que l'inspecteur sait, et que les autres ignorent, c'est qu'un quatrième homme est caché dans le coffre de la Corolla.

Après discussion avec le responsable des fédéraux, il est décidé que le consul doit ouvrir son coffre, sous le regard des diverses forces en présence. La plupart des policiers ont leurs armes pointées vers le véhicule.

Dans le coffre, un homme grand et maigre est couché, les genoux remontés contre sa poitrine ; il est vêtu d'une chemise rayée bleu et blanc, et d'un pantalon noir. On le sort sans ménagement de sa cachette.

L'homme est visiblement désorienté par la foule, les lumières et le chaos ambiant. Des journalistes et des policiers se disputent le meilleur cliché. Des flashes crépitent devant ses yeux. Un policier empoigne son épaisse chevelure bouclée et lui tire brutalement la tête en arrière pour faciliter le voyeurisme numérique. L'homme, qui a passé les deux dernières heures recroquevillé dans le coffre, se retrouve soudain exposé à cette

hystérie délirante et typiquement brésilienne. Il est cerné par des hommes en uniformes de toutes les couleurs qui crient : « C'est moi qui l'ai arrêté ! – Non, c'est nous ! Lâchez-le ! » Il semble résigné. Son visage trahit peu d'émotions ; on dirait une poupée de chiffon usée, ballottée de-ci, de-là. Il est sans doute un peu en état de choc, mais, au milieu de cette frénésie, il semble surtout terriblement seul.

Triomphant, le lieutenant le menotte et, avec l'aide du responsable de la police fédérale, le pousse à l'arrière du véhicule bleu clair de la police militaire, le premier croisé par la Toyota Corolla à l'entrée de Rocinha. Le prisonnier est ensuite conduit jusqu'aux quartiers généraux de la police fédérale.

Minuit vient de sonner quand le captif, Antônio Francisco Bonfim Lopes, connu de tous les Brésiliens sous le nom de Nem de Rocinha, est officiellement placé en détention. Les plannings sont chamboulés et les monteurs s'attaquent aussitôt au traitement des images-chocs de la soirée, afin que tout soit prêt pour les journaux télévisés du matin.

L'homme le plus recherché de Rio, et même de tout le Brésil, est enfin sous les verrous. C'est un moment de triomphe pour José Mariano Beltrame, le secrétaire à la Sécurité publique de l'État de Rio de Janeiro, qui peut enfin se vanter, sans crainte d'être contredit, que sa politique audacieuse de pacification de ces zones de non-droit que sont les bidonvilles fonctionne. Ses forces sont en train de nettoyer les favelas de la drogue et des armes afin de restaurer l'autorité de l'État brésilien. Le pays peut attendre en toute sécurité, et avec un enthousiasme renouvelé, la Coupe du monde et les jeux Olympiques.

Au moment de son arrestation, Nem fait partie d'un réseau de corruption, de trafic de drogue et d'intrigues politiques. Une véritable toile d'araignée qui, depuis près d'un quart de

Retrouvez le catalogue des éditions Globe  
sur le site [www.editions-globe.fr](http://www.editions-globe.fr)



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter



GLOBE

[www.editions-globe.com](http://www.editions-globe.com)